Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 17

Artikel: A côté du bonheur : [suite]
Autor: Musy, Louise
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-224549

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

royaux sur une nappe étincelante de cristaux et d'argenterie, pendant que le meilleur orchestre lui jouerait les airs divinement agréables de Rossini. Mussolini doit s'astreindre à suivre un régime et il est encore plus sobre que le roi. Sa nourriture se compose de lait, de légumes, de fruits cuits ou très mûrs, de potages. Le duce a droit aux spaghettis, à condition qu'on les lui présente nature, sans viande hachée et sans sauce tomate. La famille royale, elle, ne touche pas à ce mets national. Vous voyez que ce n'est pas la peine de formuler le vœu d'être un grand de la terre, puisque l'estomac n'a pas de dimensions plus vastes, au contraire. Contentons-nous d'être ce que nous sommes, et disons-nous que, si un mets très délicat ne paraît pas souvent à notre table de famille, c'est une fête pour nous quand il s'y présente, une fête unanime et d'autant plus riche d'allégresse qu'elle se produit rarement.

Gageons que ni les uns ni les autres ne connaissent notre bonne fondue au fromage ! Il n'y a que ça de bon pour souper comme un roi.

A côté du bonheur. 19

— J'aimerais tant pouvoir vous consoler, reprit-il, ma petite Juliette chérie, je vous aime, voulez-vous être ma femme ? vous pourriez être de nouveau un peu heureuse.

Elle retira sa main qu'elle tenait serrée.

— Oh ! non, ne me parlez pas de ça, dit-elle, lasse et triste, je ne me marierai jamais, je me sens si vieille, c'est comme si j'avais quarante ans, non, ne me demandez pas ça.

Il la regardait, sans chercher à reprendre la main qu'elle lui avait retirée.

— Je comprends bien que vous soyez triste, allez. Moi, j'avais quinze ans quand j'ai perdu ma mère, j'ai souffert, voyez-vous, tout ce qu'on peut souffrir à quinze ans et à présent, je la regrette encore comme si c'était hier qu'elle était partie... oh ! oui, je vous comprends.

Et, comme elle pleurait de nouveau, il reprit :

— Je ne vous demande point de réponse à présent, mais si vous voulez de temps en temps penser à moi et vous dire que je ferai tout mon possible pour que vous soyez heureuse... et puis, vous me donnerez la réponse quand vous voudrez, j'attendrai patiemment.

— Mais, dit Juliette, quand vous aurez bien attendu, ce sera peut-être pour rien.

— Eh bien, dit le jeune homme, heureux de ce demi acquiescement, je ne vous en voudrai pas.

Cette demande fit un peu diversion au chagrin de la jeune fille. Elle n'avait, certes, plus aucun désir de se marier, elle n'avait aucun désir quelconque, seulement de la tristesse et du découragement, mais justement, un vague et inconscient désir de sortir de cet état la poussait vers le jeune homme. A mesure que passaient les jours, elle pensait davantage à lui, à sa bonté, à la bonne réputation qu'il avait, et aussi à l'agréable vie qu'aurait sa femme... Oh ! oui, après tout, elle était lasse d'être paysanne, de gagner si durement son pain, de patauger au jardin les jours de pluie, d'être mal habillée, avec un gros tablier et de lourdes chaussures, d'avoir une maison nettoyée à la hâte, des planchers toujours tachés de boue, un essuie-mains toujours sale à la porte de la cuisine, et tant de petites choses irritantes ou ennuyeuses, tant de choses pénibles ou désagréables... Elle n'avait pas d'amour pour ce jeune homme, c'était vrai, mais de l'amour, elle n'en aurait plus jamais pour personne, non, plus jamais, puisque le seul qu'elle eût pu aimer, qu'elle eût respecté, le seul qui lui inspirait confiance... oui, le seul, venait de se marier... oui, c'était bien fini pour l'amour... Elle dirait oui, c'était entendu. Et quand elle eut pris cette décision, elle se sentit plus lasse et plus triste, comme si elle venait d'aliéner sa seule chance de bonheur, et mécontente d'elle-même, comme si elle venait de faire du mal.

Et elle retomba dans ses perplexités.

Entre foins et moissons, il vient du mauvais temps. Le vent soufflait sans trêve, chassant la pluie qui crépitait contre les vitres. Les blés restés droits jusqu'alors se penchaient sous la rafale et restaient à terre. Les paysans étaient cloîtrés et s'énervaient dans l'inaction. Leurs femmes profitaient de la circonstance pour mettre en ordre le ménage et pour raccommoder les bas. Ainsi faisait Juliette, mélancoliquement assise près de la fenêtre du côté du jardin inondé et maussade. De l'autre côté de la table, M. Destral s'était installé avec son livre et un crayon qu'il mordillait d'un air contrarié, comme un écolier qui ne sait pas faire une division.

— Ma pauvre Juliette, fit-il tout-à-coup, que ta mère me fait besoin ! Juliette leva la tête.

— Oui, reprit le vieux paysan, depuis qu'elle n'est plus là pour faire les comptes, je ne sais plus à quoi j'en suis, il me manque trois cents francs que du diable si je sais où les prendre.

La jeune fille regardait son père, et tout à coup, elle eut le cœur serré de le voir si changé, si vieilli, et avec un air si malheureux.

— Tu n'as pas tout inscrit, dit-elle doucement, montre-moi ce livre.

Rapidement, elle parcourut les pages et reprit :

— N'as-tu pas acheté du tourteau ?

— C'est ma foi vrai, pour huitante francs.

— Et la réparation à la faucheuse, tu ne l'as pas mise non plus ?

— Bougre d'étourdi que je suis... tu sais, je n'ai pas l'habitude, c'est toujours ta mère qui faisait ça.

— Veux-tu que je le fasse, papa ?

— Ma foi, ce n'est pas de refus, seulement, ce ne sera pas pour longtemps.

Pourquoi pas ?

— Alors, et M. Amédée ?

— Je ne veux pas l'épouser, papa, ni lui, ni un autre, je veux rester avec toi.

— Tais-toi, nigaude, ne vas pas faire des bêtises, puisque Hector et Marcelle pourront demeurer ici, je n'aurai pas besoin que tu restes vieille fille pour moi... Prends-le, ce M. Amédée, avec les quatre doigts et le pouce, tu deviendras une dame, et une toute charmante, encore.

— Non, je ne veux pas être une dame; je suis paysanne, vois-tu, tu ne peux pas savoir quel effet ça me ferait de n'aller plus au champ, de n'avoir plus le souci des bêtes... il me semble que je serais inutile au monde et que je laisserais tout l'ouvrage aux autres... D'ailleurs, papa, je ne veux pas te laisser, non, jamais.

— Oui, mais moi, j'aurais bien vergogne que tu restes vieille fille.

— Il faut peut-être me résigner à ça, dit-elle mélancolique, tant pis.

XIX

L'hiver suivant se passa, pour Juliette et son père dans une solitude presque complète. De temps en temps, une voisine venait, qui babillait un moment, racontait que la Rosine fréquentait le fils à Georges, et que le père Merminod était tombé du fenil sans se faire le moindre mal, puis elle ajoutait : « Tâchez-voir de venir un moment ce soir, on casse les noix, ça nous ferait plaisir, et ça vous changerait les idées. » Le père Destral, qui était en train de retrouver sa gaîté, y allait quelquefois, mais Juliette prétextait l'ouvrage... tout celui que la maman faisait, tant de raccommodages, et de choses qu'on n'a pas le temps de faire l'été... Oh oui, la voisine comprenait bien.

— Mais, ajoutait-elle, il te faut quand même sortir un peu, Juliette, prendre sur toi, n'est-ce pas, Victor ?

M. Destral approuvait, mais Juliette secouait la tête, et, le soir, s'asseyait devant ses raccommodages, toute seule avec ses pensées comme si elle eût eu soixante ans, des cheveux gris, et un long passé tout bruissant de souvenirs. Souvent, au lieu de travailler, il lui arrivait de croiser les mains sur ses genoux et de penser à tout ce qui lui était arrivé, à tout ce qu'elle avait souffert, et à tout ce qu'elle avait fait souffrir... Les deux hommes dont elle avait été la fiancée, n'avait-elle pas eu des torts envers eux, puisqu'elle les avait acceptés l'un et l'autre sans les aimer ? Etait-ce de l'amour qu'elle avait eu pour Maurice ? Oh ! non !... Quand elle les rencontrait à présent, et que tous deux détournaient la tête, elle ne ressentait qu'un choc désagréable, mais du chagrin, du regret ?... jamais de la vie ! Et ce pauvre Lucien, si doux, si conciliant, si craintif, quelle idée avait-elle eu de croire qu'elle l'aimait ?... Non, le mari qu'il lui fallait, à elle, c'était, sinon un maître, au moins un égal... Ah ! si elle eût écouté sa mère !...

Arrivée à cet endroit de ses réflexions, Juliette tâchait d'en détourner le cours parce que ses souvenirs la menaient où elle ne voulait pas aller. Depuis le jour où Samuel avait été chercher des remèdes pour sa maman mourante, elle ne l'avait pas revu, ni n'avait entendu parler de lui. Avec un serrement de cœur, elle s'était dit que la jeune fille si correcte et si peu aimable qui l'accompagnait alors devait être devenue sa femme, et que peut-être elle ne lui donnait pas tout l'amour qu'il méritait. Ainsi songeait Juliette, tandis qu'elle était seule. D'autres fois, sa mélancolie se changeait en colère, et, au lieu de s'incriminer elle-même, c'était Maurice et Lucien qu'elle accusait de lui avoir gâché sa vie ou Samuel, qui n'avait pas su la prendre, qui avait manqué d'énergie, et qui en avait pris une autre qui ne l'amait pas...

(A suivre). *Louise Musy.*

J.-M. Musy, conseiller fédéral. — **La Suisse dans la crise actuelle.** — Le public de la Suisse romande, et notamment celui de Lausanne et Genève, a eu l'occasion d'entendre la magistrale conférence de M. Musy, sur la crise actuelle. Le directeur de nos finances fédérales a des idées claires et une vision très nette de notre situation économique. Il ne se borne pas à dénoncer le mal, mais indique encore les remèdes qu'il faut y apporte. Pour s'en rendre compte, il suffit de parcourir la brochure qu'édite la maison Jullien à Genève et qui est écrite en une langue souple, nette et précise. **J. des S.**

Bourg-Ciné-Sonore. — « **Le Capitaine Craddock** ». Le triomphal succès de ce film semble inépuisable, aussi bien qu'il ait déjà passé quinze jours dans une grande salle en janvier, le Cinéma du Bourg n'hésité à le prolonger une troisième semaine. La musique de Werner R. Heymann est digne de ses précédents succès : « Le Chemin du Paradis » et « Princesse à vos ordres », c'est dire qu'elle est faite d'entrain, de charme et de gaîté. C'est toujours avec le même plaisir que l'on entend ces airs aujourd'hui célèbres: «Les gars de la marine», «Une nuit à Monte-Carlo», «Vent qui souffle, vent qui passe», «Pontenéro».

Pour la rédaction
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

KOCHER
Rue du Pont, 7
Lausanne
tailleur Ier ordre
mesure, confection
promet beaucoup, et tient tout autant
faites-en l'expérience !

Pour lutter contre la mévente des **VINS VAUDOIS** demandez un
GIRARDOR
Vermouth exquis à base de
VIN VAUDOIS